

La poussière de l'orge

Bertrand Nayet

Volume 28, Number 1, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036753ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036753ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Nayet, B. (2016). La poussière de l'orge. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 28(1), 129–137. <https://doi.org/10.7202/1036753ar>

La poussière de l'orge

Oh, je sais pas... Quel âge est-ce que je pouvais avoir? Treize, quatorze ans? J'y pense pas tous les jours, hein! Alors avec le temps, vous le savez bien, tout s'en va, non? Et en parlant de tout s'en va, j'avais quatorze ans. Ouais, c'était l'été après que j'ai tué mon chat. Oh, j'en suis pas fière, mais fallait bien que ça se fasse, je voulais pas qu'elle souffre plus qu'il faut cette pauvre bête. Enfin, en autant que faire se peut, comme disait ma grand-mère Sidonie quand elle pouvait encore parler. Maintenant, bien sûr, depuis son attaque... Un anévrisme. Bon, elle s'en est remise sauf qu'elle peut plus parler, rien, pas un mot, même pas un son. Elle fait encore tout ce qu'elle faisait avant, mais sa conversation, toute sa conversation maintenant, c'est les tintements de sa cuisine, le flottement des tissus, les cliquetis de son tricot, son petit doigt au-dessus de sa tasse de thé.

C'est à elle que j'ai voulu dire ce que j'avais fait à M'sieur Aimé. Ce qu'il m'avait fait, aussi. Parce que faut pas oublier, c'est pas moi qui ai commencé, hein! À elle parce que je pouvais compter sur sa sagacité hospitalière, celle que je lisais dans le pli de ses paupières, à l'ourlet de ses lèvres. Alors, j'ai murmuré, ma joue effleurant sa joue, ce qui venait de se passer, les mains de M'sieur Aimé, les coups de pelle que je lui avais flanqués, tout ça.

Mais je vous parlais de mon chat. Je sais, vous allez dire «Son chat? Mais on s'en fout, de son chat! Elle perd le sens des proportions, celle-là!» Ouais, c'est vrai, mais en même temps, non, il compte, ce chat. Ou du moins c'est sa mort qui compte. Sans lui, sans elle, le je que je suis, le je qui est sorti de ce silo d'orge, il serait pas le je que je suis. Il serait peut-être même resté dedans, dans le silo.

Alors c'est ça, j'ai tué mon chat, un des chats de la ferme. Ils étaient à tout le monde et à personne, ces chats, mais celui-

là, je me disais qu'il était un peu plus à moi qu'à personne. Chat d'automne, que je l'appelais. Vous devinez sa couleur? On s'était un peu apprivoisés lui et moi. Façon de parler. Mais trois ans et vingt-huit jours après la mort de maman, j'ai tué mon chat. Je sais, je sais, je tombe dans le mélodrame; je fais l'intéressante.

«La mort de maman» oui, j'ai appris à les dire, ces mots, en même temps que j'ai appris à me méfier des embuscades de l'inévitable. Mais ça m'a pas rendue débile au point de chercher des aiguilles de prophéties dans des meules de coïncidences. Bien sûr, il y en a qui vont se méfier de ma méfiance, «Complètement parano, cette fille!» Mais comme dit mon frère «C'est pas parce que tu l'es, parano, que personne l'en veut!» Faut tout de même protéger ses arrières. Ha! C'est bien le cas de le dire, en tout cas! C'est ce que j'ai fait, littéralement. M'sieur Aimé, il aime ça les fesses fraîches!

Alors, mon chat, il a commencé à faire des conneries. Il s'est mis à tuer des poulets, de jeunes poulets qu'on élevait. Ce con de matou, il trouvait toujours une manière de foutre le bordel dans le poulailler. Il en ressortait avec un poulet blessé, il le taquinait méchamment un bout de temps, puis il l'étranglait et il l'oubliait dans les broussailles. J'ai bien essayé de le dompter, de graver la trouille du poulailler dans sa petite tête de pioche, mais non. De quoi peut bien avoir peur quelqu'un qui tue sans faim?

Jusque-là, c'était seulement les hommes que j'avais vu chasser comme on joue.

Mon père, quand un chien, un porc, un chat prenait l'habitude de tuer d'autres animaux de ferme, il disait:

– Ah, une fois que la bête a goûté au sang...

Il allait jamais plus loin, mais chaque fois que l'anecdote d'un carnassier fou émergeait de la rumeur du village et des champs, mon père prononçait son oracle et où qu'il soit, chez nous, chez un voisin ou au village, il y avait une attente, comme on attend le tonnerre après l'éclair, et inmanquablement quelqu'un prononçait la fin de la sentence. Et j'étais émerveillée d'entendre qu'on répondait aux mots de mon père avec la fatale constance d'un proverbe:

– ... la bête ne l'oubliera qu'au bout de son sang.

Alors ce chat, il a vite épuisé la tolérance de la famille. Et chacun se souvint de la fois où papa avait voulu l'enfermer dans la grange, ce maudit minet, pour y chasser les rats. Le chat l'avait si mal griffé que ses mains ont mis des semaines à se cicatriser et qu'il a même failli y laisser son pouce. Non, un chat qui s'amuse à égorger des poulets, ça vaut pas mieux qu'un rat.

C'est pour ça que j'ai préparé une corde en me disant que je lui devais bien ça, à ce putain de chat. Comme si c'était une question d'honneur. Mais je me suis bien rendu compte que, dans la violence, l'honneur prend l'bord. Y'a que la loi du plus fort. C'est comme ça. Vaut mieux s'y attendre, une fille avertie en vaut deux, comme dit Jeanne, une des amies de grand-mère, celle qui est sage-femme et détective privée.

Elle a été la première à remarquer la nouvelle charpente de mon corps. Elle venait de nous ouvrir sa porte, à grand-mère et à moi. Je tendais la main par politesse. Jeanne m'a toisée par dessus ses lunettes:

– Allons, la poignée de mains, c'est bon pour les hommes.

Et elle a posé sur ma joue le baiser de l'accueil et sur mes cheveux la main de la tendresse. Puis elle a saisi mes épaules à bout de bras et elle s'est exclamée:

– Regardez-moi cette charpente! Une belle allure que vous vous êtes construite là, ma chérie.

Ces mots, mon corps les a reçus avant mon esprit, et sans les mains de Jeanne sur mes épaules, je serais sans doute tombée. Ses mots, ses bras étaient des ports où je pouvais accoster, radouber la carène de mon âme, comme le chantait Moby Dick. Vous voyez, j'avais déjà compris. Au moment où je suis sortie de ce silo sombre et poussiéreux, dès que j'ai plongé sous les cataractes de soleil dans la cour de la ferme, j'avais déjà compris que j'abandonnai une sorte de chrysalide. J'ai su aussi, et je titubais, j'étais soûle d'adrénaline, de chaleur, de lumière et de vent, je l'ai su, avec toute ma certitude orpheline, que même si maman avait été encore en vie, j'aurais quand même été seule dans ce silo avec ce connard.

Aussi, si j'avais grandi, c'était parce que M'sieur Aimé m'avait poussée à travers un seuil. Mais je savais que tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il voulait, lui, c'était des petits tétons et un petit con, et je voulais pas lui être redevable de ce qui se construisait en moi. Aux mots de Jeanne, j'ai compris que ce type que j'avais épargné, je lui devais rien.

Mais je vous parlais de corde et de chat d'automne. Alors, oui, j'ai trouvé une corde, pas trop grosse, assez souple et assez solide pour que je puisse la tendre facilement entre mes poings et puis, et puis je vais tout de même pas raconter ça. Je l'ai tué, c'est tout. Il le fallait, ou du moins je me suis imposé de le faire mais comme je vous l'ai dit, j'en suis pas particulièrement fière. Après, je l'ai enterré.

C'est un peu, maintenant que j'y pense, ce qui a dû arriver à M'sieur Aimé. Comme mon chat, il a pris goût au mauvais gibier. Cet homme, c'était l'ouvrier de la ferme; contremaître quand mon père engageait des journaliers, homme à tout faire le reste du temps. Je le connaissais depuis toujours. Il vivait au village, mais passait ses journées à la ferme. Il avait des enfants, mais ils s'étaient éparpillés depuis longtemps, et plus de femme. Peut-être morte en couches. Je sais pas.

L'histoire du chat, c'était en mai, fin mai. Après, pendant quelques jours, j'ai gardé un œil sur cette sérénité qui m'habitait. Puis j'ai deviné que ce devait être celle qui accompagne les gestes terribles et nécessaires dès qu'on accepte qu'ils sont le boulot de la vie. Mais si je m'attardais à trop la goûter, cette équanimité d'esprit, je lui trouvais une amertume semblable à celle qui surgit quand on arrache une mauvaise herbe aux fleurs trop belles.

Et je me pose la question: pourquoi est-ce que c'est la mort du chat d'automne qui constitue la borne de mes quatorze ans et pas ma lutte, terrible, hargneuse, avec M'sieur Aimé?

J'ai l'impression... Chacune de mes années, je la visualise en un vaste parchemin tendu en tambour sur le cerceau du temps. Sur les premiers mois de mes quatorze ans, des lignes de volonté, comme des réseaux sanguins, tracent des méandres d'épisode en épisode, courent dans la peau du temps et convergent vers ce nœud, la mise à mort de mon chat, et de là,

ils rayonnent vers le reste des saisons. Une de ces nervures file de la mort du chat vers cet après-midi de juillet où je devais charger un camion d'orge.

Et parler de l'orge, de sa moisson, réveille et fait déferler sur ma peau une démangeaison fantôme brûlante et persistante. Parce que le blé, c'est lourd, frais, en même temps fluide et granuleux, accueillant à la main; l'orge, lui, la poussière de l'orge, pour moi en tout cas, c'est urticant, et la chaleur, la sueur, le frottement des vêtements sur la peau échauffée, le moindre pli de tissus ou de peau, la plus petite ride, la moindre commissure de paupières ou de lèvres deviennent tous une nouvelle plaie, un nouveau foyer d'irritation et de brûlure qu'il faut supporter jusqu'à ce que l'on arrive au bout du boulot et qu'on puisse s'asperger d'eau. Et cette sensation, cette brûlure, cette stridence, elles sont désormais associées à ces brèves, à ces violentes rencontres entre les mains de M'sieur Aimé et mes seins et mes cuisses, et entre ma pelle et sa gueule.

Ouais, c'est pour ça que je me gratte au creux du coude depuis tout à l'heure. C'est ce que j'ai fait aussi, le dimanche où j'ai accompagné pour la première fois Sidonie chez son amie Jeanne. C'était le dimanche après le mardi où M'sieur Aimé et moi on a dialogué à coups de pelle. Elles étaient quatre dames que grand-mère m'a présentées. Dans le salon, de la soie, du satin, du cristal, des boiseries sombres et vernies. Sidonie m'a fait asseoir à côté d'elle. Je me souviens de sa manière de tenir sa tasse de thé, avec ses vieilles mains de fermière, elle pinçait l'anse de sa tasse entre l'index et le pouce, l'auriculaire au garde-à-vous. Ça faisait, je sais pas... C'était beau. Là, elle a levé simplement son thé et elle a tracé dans l'air un petit demi-cercle qui me disait: «Vas-y, elles t'écoutent.» Alors, je leur ai dit mes hanches, mes seins empoignés, cette barre contre mes fesses, mes coups de pelle, sa fuite.

Quand je me suis tue, Jeanne s'est levée, elle a ouvert une petite boîte de laque noire, sur la table basse, et elle a pêché du doigt une touche de pommade et avec ça, elle a rafraîchi le pli de mon coude que je grattais comme une maniaque. C'était la première fois que j'ai humé le calme vivifiant de la lavande.

– Une belle charpente, cependant il ne faudrait pas que vous deveniez votre propre termite, ma chérie. Mais vous n'avez plus à vous inquiéter...

Je l'ai interrompue, je voulais absolument leur dire, pour que tout soit clair, que j'avais dit à M'sieur Aimé que je voulais plus le revoir, que je le tuerais.

– Et tu le ferais? a demandé madame Armande.

Celle-là, comment dire? Elle avait les rondeurs et les vallons d'une terre féconde et patiente. C'est ça. Alors j'ai osé:

– Quand je suis sortie du silo, je me suis rendu compte que si je l'avais pas frappé davantage, c'est pas parce que je trouve que c'est trop difficile.

– Alors pourquoi?

– Peut-être parce qu'il avait déjà perdu. Peut-être parce qu'il m'avait fait rire quand j'étais petite, peut-être parce que je voulais pas gâter tout ce bel orge.

– Et si vous le croisiez, demanda Jeanne.

– Si je le croisais?

Je les ai regardées. On s'est regardées. Grand-mère me caressait au creux du dos. Ça m'a fait du bien.

– Oui, a dit madame Armande, je vois...

Madame Claude a ajouté:

– Il vaudrait, en effet, peut-être mieux...

– Qu'on se croise pas, j'ai dit.

Madame Irène a éclaté de rire:

– À la bonne heure! elle a dit. Et regardez-moi ses doigts!

Elle était plus grande et plus costaudaude que bien des hommes, plus gracieuse que ce que j'avais jamais pu voir. Dans ses yeux, je voyais l'étincelle de volonté que j'espérais voir un jour dans les miens.

– Oh, toi et tes doigts, la taquina madame Claude pour alléger les choses.

– Ce sont des phalanges qui tiennent leurs promesses, me dit Irène.

Et elle a ajouté pour relancer son amie Claude:

– Moi, avoir des mains comme ça, ou connaître quelqu'un qui a des mains comme ça, je ne sais pas, ça me donnerait, ça me donne quelques raisons de vivre.

– Oui, a dit madame Jeanne. Ce serait, en effet, dommage que vous ayez à nouveau à le croiser, ma chérie.

Madame Irène a lancé avec ironie:

– Imaginez le scandale!

Mais madame Claude a dit, faussement soucieuse:

– Nous ne pouvons pas non plus, en toute charité, l'envoyer chez les autres.

Et madame Armande a ajouté:

– De toute façon qui en voudrait.

Madame Jeanne se pencha vers moi:

– Vous pouvez bien sûr participer à notre discussion...

Madame Irène s'était levée, elle s'était placée derrière ma chaise, m'a enlacée de ses grands bras et a pris mes doigts que j'avais croisés sur mon giron.

– Tu portes déjà plus que ta charge, ma belle!

Qu'est-ce que je pouvais répondre? Mais ça m'a soulagée. J'étais bien dans ses bras. C'est là, à ce moment-là, quand Sidonie a levé la main, qu'elle a doucement tourné mon visage vers le sien pour me montrer que son regard était devenu de pierre que j'ai compris. Ces dames endimanchées scellaient le destin d'un homme. C'est moi qui avais déclenché tout ça? Sidonie a secoué lentement la tête, le regard vissé au mien. Non, bien sûr que non.

Madame Jeanne a touché mon épaule:

– Venez dans le jardin, ma chérie. Rien de tel que le bruissement des feuilles et les colibris.

Tandis qu'elle m'accompagnait jusqu'à la véranda, j'ai entendu, en m'éloignant, ces quelques phrases des femmes:

– Claude, vous resterait-il un peu de strychnine?

– Mais voyons, vous n'y pensez pas?

– Non, non, mais il y a des rats dans mon grenier...

– D'autant que, souvenez-vous, la dernière fois...

– Oui, ça n'a pas été...

– Pas très propre, non.

Je me suis assise sur la balançoire, les mains sous les cuisses pour pas risquer de m'égratigner davantage. C'est vrai, le vent dans les feuilles ça faisait du bien. Là, j'ai évoqué pour moi seule ce que j'avais pu seulement résumer aux autres en énumérant des actions et des réactions: il m'a plaquée sur lui, ses mains sur mon corps, les mouvements de l'éperon de son bassin contre ma culotte courte, le premier coup de manche de

pelle contre sa mâchoire, le deuxième, le troisième, le quatrième, sa chute, sa fuite. Mais il y avait aussi tout ce qu'on peut pas toujours dire à voix haute mais qui est quand même au cœur de ce qu'on vit.

On est, lui et moi, dans le grand vacarme métallique du silo d'orge à moitié vide. Chaleur étouffante, poussière urticante, long et harassant pelletage de l'orge vers la vis sans fin qui tourne en spirales frénétiques et transporte le grain d'une extrémité à l'autre d'un tube de fer de quinze mètres de long, plus gros qu'une cuisse d'homme, dressé à quarante-cinq degrés du centre du silo jusqu'au-dessus de la benne du camion où le grain tombe. Le moteur de la vis à grain pétarade, à quelques pas du silo. Le silo lui-même est un vaste cylindre de taulles ondulées. Les sons du moteur, du métal de la vis contre le métal du tube, de nos pelles qui raclent le socle de béton, tous ces sons sont tous amplifiés et multipliés par les échos. Il y a aussi la brûlure des muscles fatigués, la poussière acide au pli des bras, des genoux, sous l'ourlet de mes culottes courtes, contre chaque couture de ma chemise, sous les paupières, partout. C'est toujours pareil! Je voudrais hurler. Mais à quoi ça servirait. Autant finir au plus tôt. Mais plus je m'active et plus je soulève de poussière, et plus il fait chaud, et plus je sue, et plus mes muscles brûlent et plus ma peau brûle. Maudite poussière d'orge!

Soudain une grande forme rouge, ocre et noire tombe sur moi. Ses bras s'agrippent, me plaquent contre son ventre, pétrissent mes seins, fouillent au creux de mes cuisses, avivent les démangeaisons. Son râle postillonne contre mon oreille. Sa joue racle mon cou, mon épaule. Ça pue le tabac, la sueur et la pisse.

– C'est ça, bouge pas, laisse faire M'sieur Aimé.

Oui, son étreinte m'avait figée, mais seulement le temps de retrouver mon centre de gravité. Parce qu'en même temps que la peur, la rage. La rage de devoir supporter plus longtemps et plus intensément cet enfer. Et vlan! Je lui flanque un bon coup de manche de pelle dans la gueule! Dans le ventre! Puis avec la palette de fer, et encore. Il est tombé, la tête à ça de la vis déchaînée qui tourne à vide et déborde de claquements rugissants. La spirale d'acier est aiguisée et dentelée comme le couvercle ouvert d'une boîte de conserve. Il rit, mais c'est la

trouille. Je le frappe à nouveau, le fait relever à coups de pieds et lui jette à la gueule:

– Fous l'camp, j'te tue!

J'allais lui flanquer un autre coup de pelle, il a pas attendu. Quand la lame de la pelle est passée où avait été son cou, il se cognait déjà le tibia contre la plaque d'acier qui bloquait le seuil du silo.

J'ai assuré ma prise sur le manche de la pelle, j'ai courbé le dos et j'ai pelleté les dernières tonnes d'orge vers la bouche de la vis à grain. J'ai supporté jusqu'au bout l'étau de mes muscles, les clameurs folles qui cinglaient mes tympanes, la brûlure urticante de la poussière de l'orge et les images de cette lutte qui m'aveuglaient. Je voulais hurler, sortir de ma peau, courir n'importe où, jusqu'à plus de souffle. Mais il y a des choses qui doivent être faites. Un chat doit mourir, un homme doit être chassé, un silo doit être vidé, malgré la complicité, malgré la peur, malgré la poussière de l'orge et ma peau que je veux arracher, et mes yeux que je veux... Que je veux arracher aussi. Et ce sang qui sèche entre ma main et le manche de pelle.

C'est comme ça.

Bertrand NAYET